

Les Mondes du **Travail**

Semestriel • numéro 16 - 17 • nouvelle série • décembre 2015



GRAND ENTRETIEN

LAETITIA DRIGUEZ Faut-il vraiment réformer le code du travail?

DOSSIER « TRAVAIL HORS-TRAVAIL »

Travail et hors-travail, quelles relations, quelles frontières, quels enjeux? / Marc Lorient et Françoise Plotet // Les relations d'interdépendance entre travail et loisir / Sophie Denave // L'expérience temporaire des free parties / Alexandra Tilman // Les transitions entre les rôles du travail et de la famille dans le secteur du tourisme / Mélanie Trottier & Diane-Gabrielle Tremblay // L'agencement des temps et compétence professionnelle du fromager / Paul Foulhoux-Philippe // Les musiciens de variété au cœur de précarités conjuguées / Lætitia Sibaud // Les paradoxes du travail musical / Marc Perrenoud & Frédérique Leresche // Le « hors travail » et la négociation collective: le cas des bénévoles pour Expo 2015 / Gianluca De Angelis // Esprit ludique, créativité et « free work » dans un jeu de rôle indépendant / Chiara Bassetti & Maurizio Teli // Le hacking : entre support à la professionnalisation et substitut au travail / Éric Zufferey

D'ICI ET D'AILLEURS

Jeunes migrants, subordination salariale et compétences mobilitaires en Chine / Laurence Roulleau-Berger

CONTRECHAMP

Théorie de la régulation de J.D. Reynaud, un renouvellement de paradigme pour comprendre l'action collective dans les milieux de travail / Dominique Martin // Des partenaires « extra-sociaux » : les coordinations d'intermittents dans l'espace des relations professionnelles / Jérémy Sinigaglia

NOTES DE LECTURE

Projet éditorial

Dans un monde en plein bouleversement, la centralité du travail est à la fois incontestable et hautement problématique. S'il est toujours à dominante salarié, le travail se pluralise par des processus d'éclatement du statut de l'emploi, de l'émergence de figures se situant à la lisière du salariat tout comme par effet d'extension du chômage et de la précarité. La division sociale du travail s'entrecroise avec une division sexuelle du travail dont l'écho résonne autant dans l'espace privé que public. Polarisées socialement, les relations de travail ne sauraient être abordées sans prendre en compte l'action collective et les relations professionnelles tout comme l'action publique ou celle des entreprises. C'est pourquoi « Les Mondes du Travail » souhaite contribuer au décloisonnement des problématiques de recherche sur le travail, l'emploi et les relations professionnelles.

Les Mondes du Travail est une revue éditée par l'association du même nom et soutenue par le Centre Pierre Naville et l'Université d'Evry.

DIRECTEUR DE PUBLICATION : Stephen Bouquin

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Julien Choquet

COLLECTIF ÉDITORIAL

Denis Blot (Université de Picardie Jules Verne), Rachid Bouchareb (Université de Paris 8 - CRESSPA), Stephen Bouquin (sociologue, Université d'Evry, CPN), Pascal Depoorter (Université de Picardie Jules Verne), Gaëtan Flocco (Université d'Evry; CPN), Nathalie Frigul (Université de Picardie Jules Verne), Lucie Goussard (Université de Paris 8, CRESPA), Mélanie Guyonvarch (Université d'Evry, CPN), Marc Loriol (CNRS-IDHE Paris I Panthéon-Sorbonne), Alain Maillard (Université de Picardie Jules Verne), Roland Pfefferkorn (Université de Strasbourg), Françoise Piotet (Université de Paris I Panthéon-Sorbonne).

CONSEIL SCIENTIFIQUE

Christian Azaïs (économiste, Université Paris Dauphine), Stéphane Beaud (sociologue, EHESS), Paul Bouffartigue (sociologue, Université Aix-Marseille), Jean Copans (anthropologue, Université Paris Diderot), Jean-Pierre Durand (sociologue, Université d'Evry), Marc Fourdrignier (sociologue, Université de Reims), Bernard Friot (socio-économiste, Université de Paris Ouest), Nicolas Hatzfeld (historien, Université d'Evry), François Hénot (juriste, Université de Picardie Jules-Verne), Héléna Hirata (sociologue, CNRS-Université de Paris 8), Alain Lancry (psychologue, Université de Picardie Jules Verne), Danièle Linhart (sociologue, CNRS-Université de Paris 8), Emmanuel Quenson (sociologue, Université d'Evry), René Mouriaux (politologue, CEVIPOF), Gérard Noirielle (historien, EHESS), Patrick Rozenblatt (sociologue, Université de Lyon), Harald Tambs-Lyche (ethnologue, Université de Picardie Jules Verne), Georges Ubbiali (sociologue, Université de Bourgogne), Gérard Valléry (psychologue, Université de Picardie Jules Verne), Michel Vakaloulis (politologue, Université de Saint-Denis Paris 8).

CORRESPONDANTS ÉTRANGERS

Mateo Alaluf (sociologue, Université Libre de Bruxelles, Belgique), Patrick Humblet (juriste, Université de Gand), Steve Jefferys (sociologue, Metropolitan University of London), Michele La Rosa (sociologue, Université de Bologne, Italie), Salvo Leonardi (juriste IRES, Rome, Italie), Vassil Kirov (sociologue, Université de Sofia, Bulgarie), Esteban Martinez (Université Libre de Bruxelles, Belgique), Paul Stewart (Université de Strathclyde, Glasgow, Ecosse), Jean Vandewattyne (Université de Mons, Belgique).

Conception couverture : Teresa Sdravovich

Conception maquette : Svetla Konstantinova

Mise en page : Olivier Bertrand

Commission paritaire et numéro d'ISSN 1778-0306

www.lesmondessdutavail.net info@lesmondessdutavail.net

The interrelationships between work and leisure activities: compensation, competitive and/or substitution rationales in the course of professional bifurcations

Sophie Denave

Abstract: Looking at the interrelationships between work and leisure activities, this article specifically examines the role of extra-professional activities in the course of professional bifurcations. It is based on the in-depth analysis of 44 trajectories of men and women who have changed profession. Biographical interviews have allowed the reconstruction of their career, family, friendship and leisure activities trajectories. The article shows that leisure activities, far from being reduced to mere secondary activities have the potential to “contaminate” the professional sphere. It thus establishes three types of relationships between work and outside work. Leisure activities can firstly compensate work-related physical or mental suffering. They are can secondly precipitate the professional disengagement by highlighting or strengthening disadjustment to the job position. It finally, may also provide the necessary resources to a new career commitment.

Keywords: bifurcation; biography; career; leisure activities; relationship to work; work-related suffering; trajectorie.

Temporary experience of free parties. Feeling active without belonging to the active population

Alexandra Tilman

Abstract: This paper analyses the links between labour and free parties, such as techno parties born in former industrial sites in the 1990's in England, and then France. In the french city of Le Havre, there is a strong echo between industrial work and the esthetic of this specific form of counter-culture. A part of the youth is going to invest this non-institutional movement and build its identity out of the labour, school or family environnements. Even if this marginal construction is only temporary and doesn't resist a «back to order» process and the return of the socio-economical inequalities once the adulthood takes place, this

deviant experience remains a strong sign of the global will in our society to escape the dominant forms of leisure, labor and «being together» marked by economic and productive criteria.

Key words: Industrial work; free parties; techno, temporary autonomous zone; leisure; deviance; inequality.

Transitions between work and family related roles : the case of the tourist sector

Mélanie Trottier
Diane-Gabrielle Tremblay

Abstract: Very few studies have looked at daily transitions between work and family, even though they are an important part of many workers' lives. This physical and / or psychological movement between roles (Ashforth et al., 2000) is especially important for workers in the tourism industry who are often forced to accept a certain permeability between the family role and work requirements. The present study was conducted among employees in the hotel and restaurant industries in Quebec. The results show that managing transitions between work and family represents a particular challenge in this industry due to the nature of work, the work culture and the asymmetry of work and family boundaries. The study also discusses the implications of such transitions for role identity.

Keywords: work-family balance; role.

Balancing time. About the professional competency of cheesemakers in a cooperative firm

Paul Fouilhoux

Abstract: The cheesemonger in a dairy cooperative specialized in the Comté cheese has a tiring professional activity that follows its own particular rhythm. Although isolating, this rhythm is accepted and justified by the workers themselves. Therefore, the capability to endure it is amongst the selection criteria for candidates to enter that profession. Will only be recruited those that are deemed competent, that is to say capable of har-

L'expérience temporaire des free parties

Se sentir actif sans faire partie des actifs¹

Alexandra Tilman*

Résumé: Cet article analyse les liens entre travail et free parties, fêtes techno clandestines venues se nicher dans les brèches de la désindustrialisation au cours des années 1990. Dans la ville du Havre, les résonances entre travail industriel et esthétique industrielle contre-culturelle des free parties sont puissantes. Une partie de la jeunesse va s'investir dans ce mouvement qui se joue hors institution et va se construire ailleurs que dans le travail, l'école, la famille. Si cette construction identitaire dans la marge ne fonctionne que de façon temporaire et que ces groupes d'affinités électives ne résistent pas au « retour à l'ordre » et aux clivages socio-économiques inégalitaires qui ressurgissent lors du passage à l'âge adulte, cette déviation marque ceux et celles qui l'empruntent et demeure le signe d'une recherche d'échappatoire aux formes de loisir, de travail et « d'être ensemble » marquée par les critères économiques et productifs institués.

Mots clés: travail industriel ; free parties ; techno ; zone d'autonomie temporaire ; loisir ; déviance ; inégalité.

Les free parties deviennent à partir de 1994 un phénomène considérable, rassemblant tous les week-ends partout en France des centaines, voire des milliers de jeunes, totalement coupé des systèmes de loisirs conventionnels et d'organisation d'événements collectifs institutionnels. Ainsi, le mot « free » de free party, doit s'entendre ici dans sa double traduction française : « libre » et « gratuit ». Ce mouvement festif clandestin marqué par la musique techno s'est construit en lien direct avec le travail industriel, s'immiscant dans ses brèches, détournant ses espaces et affichant les signes d'une « contre-culture industrielle ». À l'origine, Detroit et Chicago aux États-Unis, puis Manchester en Angleterre, sont des villes emblématiques de ce mouvement et plus précisément des rave-parties qui investissent, dans les années 1980, les anciens entrepôts, les usines et autres sites désindustrialisés. Dix ans plus tard, les *travellers* anglais débarquent en France, fuyant la répression mise en place par la politique thatcherienne. Ils vivent dans leurs camions aménagés, équipés de matériel sonore et organisent des free parties, noyau dur et clandestin du mouvement rave. Suivant ce modèle, les jeunes Français s'approprient les espaces abandonnés, pour, à leur tour, y organiser des teufs². La musique techno résonne contre les parois de tôles ondulées, l'ambiance est néo-punk, industrielle, *hardcore*³. Le mouvement prend de l'amplitude.

Cet article restitue une pensée, fruit d'une enquête sur le long terme et d'un suivi approfondi de trajectoires d'acteurs des free parties, sur les rapports entre travail et hors-travail dans un contexte spécifique et significatif de notre société contemporaine, là où un mouvement hors-institutions, autogéré et déviant, vient, à un moment donné, combler un vide ressenti par les jeunes des zones urbaines et rurales qui sont alors laissées à l'abandon, conséquence de la délocalisation des entreprises, parfois de leur fermeture.

* Docteure en sociologie, chercheuse associée à l'université d'Évry-Val d'Essonne, spécialisée dans la réalisation filmique.

1. Recherche réalisée dans le cadre d'une thèse soutenue le 3 juin 2014, intitulée, *Aux confins du travail industriel, les free parties. Réflexion socio-filmique sur une déviance temporaire*. Également composée d'un film (Cadences, 38 min, France), cette étude est le fruit d'une enquête qualitative menée auprès de participants aux free parties entre 2002 et 2012. À partir d'un vaste recueil de données lié à une immersion dans ce mouvement, l'enquête s'est resserrée sur une trentaine de participants investis dans l'organisation de ces fêtes. Un pan de la recherche a été réalisé au Havre, mettant l'accent sur le passage entre errance zonarde, contexte de désindustrialisation et free party. Ce texte en reprend partiellement les résultats.

2. « Fête » en verlan, ici synonyme de « free party ». Terme le plus courant pour désigner les free parties en France. Les participants aux teufs se nomment couramment « teuffeurs », terme que l'on rencontrera plus loin dans ce texte.

3. Littéralement « noyau dur » en anglais.

Classé en 2005 patrimoine de l'Unesco pour « l'utilisation innovante du béton », Le Havre est marqué par une opposition de classes sociales, une culture ouvrière et une industrie en crise, reflétant l'image d'un monde placé sous le signe de la dureté (Bourdieu, 1983). C'est face à cette « dureté » que « ceux qui ont pu » ont quitté la ville pour partir vivre à la campagne. Ce sont les travailleurs français, ceux qu'on appelle « les ouvriers de l'abondance » (Goldhorpe, *alii.*, 1972), qui se sont installés dans les bourgs environnants, préférant faire 40 kilomètres par jour pour aller travailler et vivre dans une maison avec jardin, loin de la ville et de ses fumées, en même temps que les vagues d'immigration successives s'installaient faute de choix dans les cités ouvrières délaissées.

C'est aussi au cœur des décors les plus austères (anciennes usines, hangars désaffectés) que les free parties vont avoir du succès auprès des jeunes issus de cette classe ouvrière qui s'est déplacée dans les zones rurales et périurbaines dans les années 1980. On dénote une présence très active du mouvement des free parties dans la région dès le milieu des années 1990 et jusque dans les années 2000. Les divers témoignages recueillis ainsi que les cartes élaborées par Astrid Fontaine et Renaud Epstein en 2001 montrent que Le Havre, comme Rouen, sont des villes autour desquelles ont eu lieu beaucoup de fêtes (Fontaine, Epstein, 2001). Les premiers squats puis les premières free parties vont s'organiser dans la *zone*, entre les espaces de travail et les lieux de résidence, les grands ensembles et les lieux de loisirs. La *continuité rompue* et la *ville éclatée* (Frémont, 2009) semblent propices à ces nouvelles *zones d'autonomie temporaires* (Bey, 1997). La ville reconstruite après 1945 par Auguste Perret, qui met en œuvre les principes de l'architecture moderne du milieu du XX^e siècle, respectant un module géométrique et utilisant le béton comme matériau principal, « n'avait laissé, par sa froideur et son caractère socialement impensé, aucune chance à un autre ordre que le plus classique, le plus rigoureux tel un absolu de la fonctionnalité et du regard⁵ ». Mais les transformations urbaines, techniques et professionnelles ont produit, dans la zone industrielle à partir des années 1980, des espaces vides, des espaces vidés de leur fonction initiale de production, des zones urbaines entières laissées à l'abandon, devenus des lieux de déviance et de réappropriation possible. Associé à cette phase de transition socio-économique de la zone industrielle, le vide juridique qui existe en France jusqu'au début des années 2000 à l'égard des free parties et grâce auquel elles sont relativement peu réprimées produit des espaces non contrôlés dans lesquelles les pirates mélomanes peuvent venir se nicher et développer de nouvelles formes de cultures créatrices.

Les free parties résonnent avec le monde ouvrier et industriel et deviennent un contre-champ direct de cet univers, faisant, pour certains, office de *miroir déformant* dans les friches et les anciens docks. Le lien de filiation avec la musique industrielle ainsi qu'avec le mouvement punk semble être une des raisons pour lesquels elles trouvent un refuge favorable dans cette ville.

« C'est là que mon père travaillait quand il était chez Alsthom, maintenant ya plus rien qui reste de l'usine. Et derrière là-bas, y'avait des teufs. Et le long du

4. J'emprunte cette formule à Éric Dubois auteur de *Industrial music for industrial people*, Camion Blanc, 2007.

5. Frémont Armand, *La Mémoire d'un port*, Éditions Arléa, Paris, p. 89.

port, à droite des cheminées là, y avait un squat qui était une sorte de studio de répét». [...] Tu vois, avant, les mecs, ils bossaient là. Après ils ont tout fermé pour aller fabriquer en Chine ou je sais pas où. La ville elle était en train de mourir. Nous on a fait des teufs là-dedans.» (M., organisateur de free parties, Le Havre, 2010)

«Le travail à l'usine, les machines, tout ça, ça inspire pour faire ce genre de son.» (A., DJ, Le Havre, 2009)

Au fondement des free parties, la musique industrielle forme une nébuleuse de musiques plus ou moins expérimentales qui perdurent aujourd'hui, vouées à demeurer inconnues du grand public. Contemporaine du punk, cette musique «est la première à utiliser abondamment, voire exclusivement, des instruments électroniques. [...] Elle se dégage des critères du marché imposé par l'industrie musicale en produisant des morceaux dont la longueur excède souvent les dix minutes⁶.» Les bruits et les images du travail ouvrier, de l'usine, apparaissent comme des sources d'inspiration pour les musiciens marquant ainsi des formes de continuité et de rupture avec d'autres types de créations liées au monde industriel. Et la techno tient de cette dimension et l'exprime par des sons distordus, des paroles samplées, des projections d'images, des tracts distribués.

Cette esthétique ne relève par d'un assentiment, encore moins d'une apologie des sociétés industrielles, contrairement au courant futuriste et à certaines musiques bruitistes qui les ont précédées. À la différence de l'époque futuriste où l'industrie était en plein essor, la techno tire sa fabrication de l'automatisation, de la robotique et de l'informatisation, autant de processus qui ont eu raison de la prospérité économique de ces villes industrielles. Et Éric Boutouyrie de souligner que «cette agonie urbaine, est paradoxalement la base de travail pour les créateurs de cette musique⁷».

2. Du travailleur au traveller

«T'as pas d'entrée à payer, pas de sécurité, pas de limite de territoire, pas de scène... C'est la liberté.» (E., participant, Paris, 2003)

Alors que les raves de Detroit, si elles s'organisaient ailleurs que dans les lieux institués comme les discothèques, restaient, la plupart du temps, des fêtes autorisées, encadrées par un service d'ordre, et payantes, le mouvement des free parties marque la clandestinité revendiquée du mouvement techno reposant sur un système de donation, c'est-à-dire un prix fixé selon l'appréciation du participant. Ainsi, même si ces fêtes ne sont pas coupées d'un certain degré de consommation et de dépenses financières, le fait que cela se passe en dehors du loisir consumériste conventionnel est fondamental, tout comme l'aspect «non commercial» de la musique.

Que l'on qualifie cette pratique de militante ou de forme de défoulement déviante, il apparaît clairement à travers les discours des participants que ce miroir déformant s'inscrit ici dans un rapport direct à la «société capitaliste» et en particulier au loisir de consommation. Ceux qui y participent éprouvent, à des degrés différents, le sentiment d'échapper aux rapports sociaux de domination qui s'exercent de manière symbolique et

6. Grynszpan Emmanuel (1999), *Bruyante techno: Réflexion sur le son de la free party*, Éditions Mélanie Seteun, Broché, Essai, p. 22.

7. Boutouyrie Éric (2010), *La musique techno, une approche sociogéographique*, Paris, L'harmattan, Collection Musique et champ social, p.40.

matérielle dans leur vie quotidienne, en particulier dans la sphère du travail (qui peut aussi être son absence forcée), mais également du loisir, car le sentiment de soumission au capital qui dicte ses exigences s'exprime autant dans la sphère du loisir que dans celle du travail (Claude Durand, 2001). Les free parties comme *zones d'autonomie temporaire* s'inscrivent dans une logique d'opposition à cette forme de loisir dominante où le pouvoir est celui que la raison économique entend imposer à la vie sociale comme sa loi « alors qu'elle ne devrait occuper qu'une fonction subalterne et se mettre au service d'une société poursuivant l'émancipation et le libre épanouissement des personnes⁸ ». Parmi les teuffeurs du Havre, beaucoup ont déjà fait l'expérience du travail à l'usine et évoquent les liens entre cet environnement constitutif de leur quotidien et l'univers de la teuf. Pour ceux qui travaillent, cette relation semble reposer sur un équilibre fragile. D'une part, la fête agit comme une forme de *liberté compensatoire* face aux exigences du travail, ce qui correspond à la fonction des loisirs traditionnels. D'autre part, le travail « permet » ou « oblige », selon les discours, à avoir une « pratique raisonnable du défoulement ». Cette relation fragile entre activité salariale et free party peut parfois se maintenir longtemps et même former un équilibre qui stabilise l'individu, comme c'est le cas par exemple de JB, miroitier, qui a commencé les teufs à dix-huit ans et le travail à seize. Dans son atelier en préfabriqué, il répète quotidiennement les mêmes gestes. Il trace et découpe des morceaux de verre. Il explique que, pour lui, les deux principales activités qui rythment son quotidien, le travail et la teuf, s'équilibrent l'une et l'autre.

« Parce que je bosse, je ne tombe pas trop dedans. Je ne me drogue pas tant que ça parce que je sais que je dois aller bosser le lundi. Et c'est aussi parce que je fais la teuf que je supporte la semaine de travail. [...] Le lundi t'es encore un peu défoncé donc t'es encore dans l'énergie. Le mardi et le mercredi, c'est un peu chaud. Le jeudi tu sais que c'est presque fini et tu commences à t'organiser pour le week-end, du coup ça passe vite et le vendredi aussi. T'as trop hâte de sortir du taf pour rejoindre les potes. Tu finis tout ce que t'as à faire le plus vite possible. » (JB, participant, Paris, 2006)

Si souvent cette déviance intermittente s'estompe avec le temps et n'aboutit pas à une rupture avec le travail, dans d'autres cas, elle dépasse la sphère du week-end et devient une forme de structuration quotidienne en marge. Pour ceux qui sont déjà en prise avec une quête de marginalité par une expérience d'errance zonarde, le mouvement des free parties ouvre alors à un mode de vie séduisant, celui de *traveller*.

Cette organisation festive clandestine et autogérée pouvant rassembler des centaines voire des milliers de personnes pendant parfois plusieurs jours s'accompagne d'un mode de vie pour les acteurs du mouvement qui se joue parfois totalement en dehors du travail institué. Ce mode de vie se rapporte à celui des *travellers*, ces communautés itinérantes qui sont à l'origine de la diffusion des fêtes en Grande-Bretagne puis en Europe. Ce modèle qui s'est développé dans les années 1980 hérite d'une culture du voyage et d'un désir de vivre en marge de la société capitaliste à l'image des hippies, comme l'analyse Éric Boutouyrie⁹. Mais les groupes de teuffeurs qui vont se constituer par la suite s'en distinguent par la piraterie techno-

8. Gorz André (2009), *Vers la société libérée*, INA-Textuel, Paris, p. 45.

9. Boutouyrie Éric, *Ibid.*, p. 65.

10. Ce terme signifie à la fois le matériel nécessaire à installer la fête, à la sonoriser, et les membres constitutifs d'un groupe.

logique et l'esprit punk qui sont au cœur du fonctionnement de ces collectifs techno appelés *sound system*¹⁰. Ces collectifs se définissent par le fait qu'ils sont informels, non professionnels, et non rémunérés. Les membres de ces groupes s'inscrivent dans une forme de clandestinité et de vie en marge lorsque leur camion ne leur sert pas uniquement à transporter le matériel du *sound system*, mais devient leur lieu de vie (en général très précaire). Ce nomadisme est dans la plupart des cas, temporaire, se réalisant plutôt quand le climat s'adoucit, la vie en squats, étant un peu plus confortable en hiver. Les acteurs du mouvement vivent d'entre-aide et de revenus économiques plus ou moins formels : travaux de saisonniers (cueillettes, vendanges), fabrications artisanales de pains, de bijoux ou de vêtements revendus dans les fêtes ou les festivals et, dans une faible mesure, de trafic de drogue.

Si les porteurs du mouvement des *free parties* sont, pour la plupart, issus des classes moyennes et supérieures intellectuelles, le mouvement d'émancipation et de diffusion des fêtes va faire que des jeunes des classes populaires vont s'investir eux aussi dans l'organisation de *free parties*, se constituer en *sound system* et prendre la route en camion. Le rêve de la *tribu technoïde* est relativement accessible : acheter un camion, l'aménager en espace de vie et éventuellement en espace de travail. Y faire sa musique que l'on diffuse dans les événements techno qui rythment la route et donnent un but au voyage. Les compétences requises en électricité, électronique ou logistique ne sont pas hors de la portée de ces jeunes qui ont parfois des formations techniques utiles en la matière et vont développer ces compétences en s'investissant dans l'organisation des fêtes. Les barrières de classes marquées dans d'autres formes de cultures festives semblent ici s'affaiblir. L'opposition se cristallise plutôt entre ceux qui sont « en-dehors » du mouvement et ceux qui « en font partie », ce processus du « dedans » et du « dehors » réunissant temporairement des jeunes de différents milieux sociaux. On retrouve le principe du « eux » et « nous » (Hoogart, 1991), mais qui s'est déplacé entre « insiders » et « outsiders ». Ce phénomène classique des mouvements culturels juvéniles fonctionne ici d'autant plus que ces fêtes sont cachées, clandestines, invisibles.

3. Une rupture temporaire avec un modèle en effritement

Au Havre, les teufs viennent combler un vide largement ressenti par les jeunes des zones périurbaines et rurales issus des milieux ouvriers et en particulier ceux qui traversent des périodes d'errances zonardes¹¹. Engagés dans un mode de vie en marge, leur discours s'inscrit dans une vision duelle, entre absence d'horizon et rejet d'un mode de vie propre à leur condition sociale. À leurs yeux, la vie d'ouvrier est une « vie de galère », à la fois « parce qu'on peut se retrouver à la rue en deux-deux », mais aussi par ce que c'est un travail « insupportable ».

«Y'avait pas de boulot pour moi. Mon diplôme ça intéresse pas les boîtes d'intérim au Havre. [...] Les seuls boulots que tu peux trouver au Havre quand t'as des diplômes genre CAP, BEP ou même un bac technique comme moi, c'est de travailler dans les entrepôts... Moi, ya pas moyen que je travaille là-dedans, pour, en plus, toucher un salaire de misère.» (M., Le Havre)

11. À propos de ce phénomène, voir l'ouvrage de Chobeaux François (2009) *Les Nomades du vide: des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*, La Découverte, Poche, Paris.

« Même si j'arrive pas à être heureux dans ma vie, je sais que je veux pas cette vie-là, ça c'est sûr. Je ne veux pas que ma vie, ça soit faire un boulot qui m'intéresse pas et partir en août comme tout le monde, quatre semaines par an. C'est violent ça comme vie ! » (B., Le Havre)

Le type d'emplois évoqués ici correspond au déplacement du travail ouvrier vers des métiers de service et en particulier les postes de manutentionnaires des services d'exploitation des transports et d'ouvriers du tri, de l'emballage et de l'expédition, qui sont les seuls à être en progression au Havre, comme ailleurs en France¹². Le travail dans les entrepôts qui consiste à charger et décharger des camions est extrêmement répétitif et standardisé. Un aspect du travail ouvrier « accentué par l'introduction de nouvelles technologies » (Parodi, 2004 : 185-202). La rupture engagée avec la société, et plus particulièrement avec le travail, se joue également dans une rupture, voire une opposition au modèle parental.

« Mes parents, ils ne comprenaient pas que ça m'intéressait pas d'avoir un CDI quelque part. Pour eux c'est ça, c'est trouver un CDI, c'est ça, pas la réussite, mais la vie normale... mais non, moi je voulais pas vivre comme ça. » (M., Le Havre)

Il faut comprendre cette rupture dans une tension entre un modèle prescrit et son effritement dans le paysage social et économique. Cette tension repose sur deux facteurs essentiels : d'abord le fait que, pour ces jeunes, les seuls emplois s'inscrivant dans « le champ du possible » (Elias, 1991) correspondraient à un travail disqualifié et sous-payé qui ne leur permettrait pas de répondre à ce qu'ils considèrent comme une vie épanouie ; d'autre part, que l'idée de « stabilité » ne les « branche pas », ne les « fait vraiment pas rêver », disent-ils. Ce rejet d'un modèle encore érigé comme tel, mais difficile à reproduire étant donné la conjoncture économique et sociale, peut se comprendre comme une façon d'échapper à ce que Pierre Bourdieu, dans *La Distinction*, appelle le « vieillissement social », c'est-à-dire « le désinvestissement qui porte les agents à ajuster leurs aspirations à leurs chances objectives, les conduisant ainsi à épouser leur condition, à devenir ce qu'ils sont, à se contenter de ce qu'ils ont [...], à faire le deuil de tous les possibles latéraux, peu à peu abandonnés sur le chemin¹³ » (Bourdieu, 1979). L'apparition des formes de collectifs liés aux free parties va alors permettre à certains de se construire dans une forme de marginalité plus « positive » et de se sentir véritablement actifs et acteurs d'un mouvement alors qu'ils ne font pas partie des « actifs ». Se sentir « utile », « faire quelque chose de ses mains », « être reconnu » pour sa musique ou son rôle dans cette organisation collective apparaît fondamental dans le discours des acteurs qui oppose ces notions significatives d'une forme de *réalisation de soi* à la vie normale, à la vie quotidienne. L'investissement dans un sound system permet de se construire dans une forme de marginalité choisie et de donner une consistance positive à l'errance. La vie en marge devient alors « un choix politique fait d'une rupture revendiquée avec les normes et les valeurs de la société¹⁴ ». Le mouvement des *travellers*, des *squatteurs* sont alors pour certains jeunes en errance des « lieux d'investissement social¹⁵ » et l'organisation de fêtes ou de concerts, la création musicale peuvent appa-

12. Ce qu'indique le tableau de l'évolution des secteurs professionnels ouvriers, in Parodi Maxime, « Les transformations des conditions de travail des ouvriers », *Revue de l'OFCE*, 2004/1, n° 88, pp. 185-202.

13. Bourdieu Pierre (1979), *La Distinction, critique sociale du jugement*, Les Éditions de Minuit, Paris, p. 123.

14. *Ibid.*, p. 101.

15. *Ibid.*, p. 102.

raître comme une stratégie de reconversion dans la marge.

En même temps, l'univers des *free parties* et le mode de vie des *sound system* se jouent en dehors de toute forme de professionnalisation possible ou de construction collective productive institutionnelle. Si les *free parties* ne sont pas hors société, elles sont hors-institutions. Elles reposent sur une économie du don, de l'échange et, dans une faible mesure, du trafic. Si elles entrent dans l'institution (ce qui s'est produit avec la légalisation des *technivals* en 2002), elles perdent ce qui définit leur fondement. Dans ce cadre, si « les seules libertés accessibles sont interstitielles et à durées déterminées¹⁶ », comme le sont les *free parties*, c'est réellement parce qu'elles sont *non marchandes* qu'elles « échappent au système ». Et seuls l'éphémère et l'invisible permettent cette échappatoire, impossible dans le cas d'une institutionnalisation et d'une professionnalisation de la pratique des *free parties*. C'est pourquoi ce mode de vie ne dépasse que très rarement le temps de la jeunesse. L'implication dans le mouvement se résume la plupart du temps à une expérience temporaire. Expérience qui, si elle apporte des connaissances techniques et intellectuelles qui, comme nous allons le voir, pourront parfois être réinvesties dans une carrière professionnelle instituée, ne produit pas une forme alternative de production collective durable.

4. L'inégale « réalisation de soi » par le travail au sortir de la marge

Le choix de sortir de la marge se fait en général peu à peu. La participation aux *teufs* devient de plus en plus épisodique et l'implication s'affaiblit. Le sentiment d'appartenance s'atténue, en même temps que les liens établis dans la marge s'effritent. À la sortie (estimée autour de 27 ans), quand se réalise « l'immanquable insertion au sein de l'Institution » (Pourtau 2004 : pp.100-114), les organisateurs de *free parties* s'intègrent dans les sphères de l'emploi. Ils expriment souvent le souhait de travailler dans les domaines de l'art, du spectacle, de la culture, leur objectif étant d'obtenir le statut d'intermittent qui leur permettrait d'avoir de longues périodes hors travail. Un enjeu apparaît alors pour les anciens acteurs des *free parties*, qui consiste à intégrer les acquis fournis par l'investissement dans la marge en termes de valeurs, d'expérience collective et de savoir technique dans une trajectoire professionnelle. Il s'agit pour les individus en voie de professionnalisation de « se faire une place » dans le monde de l'emploi et d'avoir un mode de vie qui permette d'allier les valeurs fortes qui les structurent tout en s'intégrant dans les sphères sociales d'une société complexe aux multiples facettes. Au-delà des connaissances techniques que l'on pourra mobiliser dans certains métiers, ce sont surtout les valeurs associées et leur continuité qui semblent révéler aujourd'hui une exigence vis-à-vis du travail : une vie sociale « ouverte sur les autres » axée sur le collectif ou la transmission, la relativisation du rapport au travail comme organisateur social central. On retrouve ici une « vision dualiste du travail opposant le *mauvais* travail (dégradé, taylorisé, monotone et aliénant) au *bon* travail (enrichi, autonome, artisanal) » (Bouquin, 2008). La valeur qui apparaît centrale dans ce rapport au travail est celle de « réalisation de soi », incompatible avec les emplois de « type industriel ». Et le fait de travailler comme intermittent du spectacle dans l'univers de la culture ou de la création (et parfois de l'éducation) répond à leurs yeux de manière satisfaisante aux représentations et valeurs

16. Bey Hakim (1991), *TAZ, zone autonome temporaire*, Éditions de l'Éclat, Col. Premiers secours, Paris, p.6.

17. Chobeaux François, *Ibid*, p.96.

développées par ces jeunes adultes au regard de la société. Ainsi, pour ceux qui trouveront un emploi dans les sphères que nous venons d'évoquer, et qui sont principalement issus des classes moyennes et supérieures intellectuelles, on peut reprendre le concept de *trajectoire cohérente* emprunté à François Chobeaux¹⁷. Le passage par l'investissement dans les free parties pourra alors être considéré comme une « étape exacerbée » d'une vie finalement intégrée socialement.

Or, si les effets de mixité sociale opérés au cours de la jeunesse renforcent la structuration identitaire des jeunes issus des milieux ouvriers en opposition au mode de vie réparti entre « travail et loisirs de masse », la dimension symbolique de la rupture avec leur condition sociale opérée par l'investissement dans cette marge ne se traduit pas par des formes d'acquis concrets, objectifs et matériels permettant d'atteindre des sphères professionnelles plutôt propres aux classes moyennes et supérieures. Au contraire des jeunes qui bénéficient d'un certain capital social et d'un soutien financier, l'absence de relations, de diplômes et le manque de contacts, non seulement au sens du « carnet d'adresses », mais au sens plus imperceptible, qui rattache la notion de *contact* à une sorte « d'aptitude humaine, de rapport de sociabilité¹⁸ », *capacité d'adaptation professionnelle* fondamentale dans ce type de carrières qui, si elle s'acquiert avec le temps et l'expérience, dépend aussi pour une large part du capital symbolique hérité, rend extrêmement difficile le franchissement des barrières de classes dans les sphères professionnelles et sociales que ces jeunes en réinsertion souhaitent atteindre. Ils se retrouvent alors face à une tension, ne « supportant » par de faire le travail qui « correspond à leurs compétences ou à leur classe sociale ». Alors, les effets de cette croyance d'un transfuge possible produisent l'inverse de ce que Bourdieu appelle « l'absence du sentiment d'absence ». Et c'est lorsque ce « manque » apparaît que ressort dans les discours de ces jeunes adultes la question de l'héritage éprouvé comme une injustice par ceux qui n'en ont pas et qui s'inscrivent dans la masse des précaires sans plus avoir la contrepartie d'être marginal, de partir sur les routes, de vivre au jour le jour, avec d'autres, là où l'imprévu est un choix ressenti comme une forme de liberté en opposition à la *galère de la routine*. Dans cette nouvelle *galère*, le manque d'argent, la solitude, le travail insignifiant sont vécus violemment et s'ajoutent à l'expression d'une rancœur vis-à-vis du système, mais aussi d'un « désespoir de soi » (Bourdieu, 1991).

Conclusion

Ainsi, si la free party peut constituer, pour certains jeunes en errance, une forme de déviance structurante ouvrant de nouveaux horizons, de nouvelles pratiques et de nouvelles connaissances et que la marginalité inscrite dans ce mouvement hors travail peut faire partie d'un processus de désenclavement, de « désenfermement » individuel, une recherche sur le long terme fait émerger la persistance des déterminismes sociaux inégalitaires lors du passage à l'âge adulte et du « retour à l'ordre » qui l'accompagne. Le sentiment d'égalité s'effrite et les divisions de classes émergent avec l'entrée dans la vie professionnelle qui participe du délitement des groupes d'« affinités électives ». Ces groupes sont forcément éphémères, voire « illusoires » dit en ce sens Patrick Bonnewitz, ils « ne fonctionnent que de façon

18. On peut reprendre ici l'analyse de Pierre Bourdieu du capital culturel comme disposition corporelle (Bourdieu, 1979), « celui qui nous colle à la peau » (accent, capacité à s'exprimer, aisance...) qui semble fondamental dans ces métiers et tout aussi déterminant que le capital social et ce d'autant plus que les critères de « compétence », tels que le comportement ou l'implication relationnelle, qui priment aujourd'hui dans la qualification des employés, ici comme dans tous les secteurs, sont subjectifs, contrairement à la qualification du travailleur qui découle directement du diplôme obtenu lors de la scolarité (Laval, 1997).

19. Bonnewitz Patrick, (2004), *Classes Sociales et inégalités*, Éditions Bréal, coll. Thèmes et Débats, p. 67.

temporaire et ne se substituent pas aux clivages traditionnels fondés sur des critères professionnels¹⁹ ».

Ici, les liens entre exclusion et rejet du travail ne peuvent s'entendre que de façon dialogique (Morin, 1991), et les possibilités de se construire en marge de l'emploi salarié ne peuvent se comprendre en dehors des inégalités socio-économiques renouvelées en même temps que se transforme le travail. Ces phénomènes invitent à prêter attention « à la fois à la reproduction ou à l'aggravation de formes de relégation, et au développement de phénomènes de désenclavement, d'ouverture au monde extérieur²⁰ ». Ainsi, si certains segments de la population comme ceux traités ici cherchent à s'auto-réaliser ailleurs que dans les cadres socialement institués, à faire *secessio plebis*, cette sécession à laquelle on pourrait assimiler les free parties ne repose pas sur des revendications explicites et ne débouche donc pas sur l'obtention de plus de droits, se distinguant ainsi du syndicalisme ou des mouvements contestataires ciblés. « Les forces centripètes de normalisation de la société arrivent encore, jusqu'ici, à digérer ces tentatives d'éloignement de l'ordre social traditionnel²¹. » Et il apparaît que cette *digestion* s'opère de manière fondamentale par une démarche de retour à l'emploi, économiquement nécessaire, central et déterminant des conditions de *réalisation de soi*. Ce, malgré la « soif de liberté », d'effervescence, d'être ensemble en dehors de tout critère économique et productif, ces désirs étant, sans cesse visibles et audibles sur le terrain pour le sociologue qui leur prête attention.

BIBLIOGRAPHIE

- Bataille G. (2011), *La Part maudite*, précédé de *La Notion de dépense*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- Bey H. (1991), *TAZ, zone autonome temporaire*, Éditions de l'Éclat, Collection Premiers secours, Paris.
- Bonnewitz P. (2004), *Classes sociales et inégalités*, Éditions Bréal, Collection Thèmes et Débats.
- Bouquin S. (2008), « Les résistances au travail entre domination et consentement. », in Bouquin S. (coord.), *Résistances au travail*, Éditions Syllepse, Paris, pp.19, 46.
- Bourdieu P. (1979), *La Distinction, critique sociale du jugement*, Les Éditions de Minuit, Paris.
- Bourdieu P. (1983), « Vous avez dit "populaire" ? » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 46, mars 1983, pp. 98-105; repris dans, *Qu'est-ce qu'un peuple*, La Fabrique, 2013, Paris.
- Bourdieu P. (1991), « l'ordre des choses. Entretien avec deux jeunes gens du nord de la France », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 90, pp.7-19.
- Boutouyrie É. (2010), *La Musique techno, une approche sociogéographique*, Paris, L'hamattan, Collection Musique et champ social
- Chobeaux F. (2009), *Les Nomades du vide: des jeunes en errance, de squats en festivals, de gares en lieux d'accueil*, La Découverte, Poche, Paris.
- Colombié T. (2001), *Technomades, la piste électronique*, Stock, Paris.
- Durand C., Pichon A. (Coord.) (2001), *Temps de travail et temps libre*, De Boeck Université, Liège, Belgique.
- Ehrenberg A. (2000), *La Fatigue d'être soi, Dépression et société*, Poche, Odile Jacob, Paris.
- Elias N. (1991), *La Société des individus*, Fayard, Paris.
- Flichy P. (2004), *Une histoire de la communication moderne*, La Découverte.
- Éribon D. (2010), *Retour à Reims*, Fayard, Saint-Amand-Montron (Cher).
- Fontaine A. et Epstein R. (2006), « Aller en rave: un voyage dans les marges de la ville », in Bonnet M., Aubertel P. (dir), *La Ville aux limites de la mobilité*, PUF, Paris.

20. Schwartz Olivier (2011), « Peut-on parler des classes populaires ? », La vie des idées (en ligne), septembre.

21. Pourtau Lionel, « La subculture technoïde, entre déviance et rupture du pacte hobbesien. », *Sociétés* 4/2005 (n° 90), p. 71-87.

- Foucault M. (1966), *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », Paris.
- Fremont A. (2009), *La Mémoire d'un port*, Éditions Arléa, Paris.
- Goldhorpe J. et alii. (1972) *L'Ouvrier de l'abondance*, Seuil, Paris.
- Gorz A. (1997), *Misères du présent, richesse du possible*, Galilée, Mayenne.
- Gorz A. (2009), *Vers la société libérée*, INA-Textuel, Paris
- Grynszpan E. (1999), *Bryante techno: Réflexion sur le son de la free party*, Éditions Mélanie Seteun, Essai.
- Hoggart R. (1991), *La Culture du pauvre*, Éditions de Minuit, Paris.
- Kremer P. (2013), « Ces 900 000 jeunes inactifs découragés de tout », in *Le Monde*, 01/06/2013
- Laval D. (1997), *Désindustrialisation et mondialisation*, Éditions Célio Paris.
- Morin E. (1990), *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, Paris.
- Parodi M. (2004), « Les transformations des conditions de travail des ouvriers », in *Revue de l'OFCE*, 2004/1, n° 88, pp. 185-202.
- Pourtau L. (2004), « Les sound system technoïdes, une expérience de la vie communautaire », in Mabilon-Bonfils B. (dir) *La Fête techno. Tout seul et tous ensemble*, Éditions Autrement, coll. « Mutations », Condé-sur-Noireau (France), pp. 100-114.
- Pourtau L. (2005) « Les socialités et les sociabilités des Sound Systems technoïdes », thèse sous la direction de Michel Maffesoli, université Paris Descartes, Paris 5, soutenue le 8 décembre 2005.
- Pourtau L., « La subculture technoïde, entre déviance et rupture du pacte hobbesien. », *Sociétés* 4.2005 n° 90, p. 71-87.
- Schwartz O. (2011), « Peut-on parler des classes populaires? », *La Vie des idées* (en ligne), septembre.
- Tilman A. (2014), « Aux confins du travail industriel, les free parties. Réflexion socio-filmique sur une déviance temporaire », thèse sous la direction de Joyce Sebag, université d'Évry Val d'Essonne, soutenue le 8 juin 2014.
- Van De Velde A. (2008), *Devenir adulte : sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Broché, Paris.